



## L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE.



### I.

Au centre de Paris, dans le quartier le plus fangeux, le plus triste, s'élève, sur une large base, l'église de Saint-Eustache, admirable souvenir, comme architecture religieuse, du règne de François I<sup>er</sup>. — Son origine est fort ancienne; les bénédictins, de Launoy et Dulaure, nous disent qu'à cet endroit fut un temple consacré à Cybèle, dont on trouva une tête colossale en bronze, au coin de la rue Coquillière, en creusant les fondements d'une maison.



Cette tête est gravée dans Caylus; l'original se trouve maintenant au cabinet des antiquités de la Bibliothèque.

En 1200, un certain Jean Alais, à qui la conscience reprochait d'avoir mis une taxe de *ung dénier seur chaque panié de poiçon*, y fit construire, pour l'absolution de sa faute, une petite chapelle relevant du chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois, et qui fut dédiée à sainte Agnès.

Plus tard, le nom de Saint-Eustache prévalut sur celui de Sainte-Agnès; on ignore le motif de cette substitution de noms. Un vieil auteur, que nous avons consulté, suppose qu'il vient d'un prêtre ambitieux et plein de vanité, qui s'appelait Eustache, au reste, *saint très-peu connu*.

« Le docteur Jean de Launoy, surnommé *le dénicheur de saints*, parce qu'il avait démontré « la fausseté de plusieurs de leurs légendes, était « redouté par les curés dont les églises avaient « des patrons suspects. Lorsque j'aperçois M. de « Launoy, disait le curé de Saint-Eustache, je « lui ôte mon chapeau bien bas, et lui tire de « grandes révérences, afin qu'il laisse tranquille « le saint de ma paroisse <sup>1</sup>. »

L'église de nos jours fut bâtie en 1532, sur les dessins de David; Jean de la Barre, prévôt des marchands, posa la première pierre, et ce

<sup>1</sup> Dulaure, Hist. de Paris.

n'est réellement qu'à cette époque qu'elle prit le nom de Saint-Eustache, et qu'elle fut érigée en paroisse <sup>1</sup>.

L'architecture de Saint-Eustache est d'un genre neutre; la chapelle de la Vierge et le portail de la face occidentale, ridicules travaux de Mansard, sont de deux ordres, le dorique et l'ionique. L'intérieur est de cette grande architecture sarrasine, toute de hardiesse et de génie pour la pensée, et admirable de grâce, de fini pour les détails et l'exécution.

La voûte de la nef est haute de près de cent pieds. Elle est soutenue par dix piliers carrés parallèles, qui s'élèvent ornés de listels et de feuilles d'acanthé jusqu'à soixante pieds du sol. Puis, à cette hauteur, une galerie élégante, rehaussée d'une rampe à trèfles, fait le tour de l'édifice. Au-dessus, les piliers s'amincissent, s'allongent, entourés de légers entrelacs gothiques, jusqu'à six toises du dôme, où viennent se réunir les arcs-boutants sur lesquels il est appuyé.

Plus loin, c'est le chœur, commencé en 1624, et achevé en 1637, sous le règne de Louis XIII, morceau prodigieux, admirable d'architecture, admirable de forme, admirable par ses objets d'arts!... Placé sous l'orgue, on le voit fuir dans la perspective, formant un point d'ovale, que

<sup>1</sup> Baillet, Vies des Saints.



terminent des piliers plus effilés, plus minces que ceux de la nef, et voilant à demi les seize autres gigantesques qui soutiennent la coupole sur leurs têtes.

Immédiatement au-dessus de la galerie sont percées douze fenêtres cintrées, garnies de vitraux précieux. Ils représentent les Pères de l'église; rien n'est plus beau comme dessin, comme couleur. La majeure partie est du célèbre Nicolas Pinégrier, inventeur des émaux; le reste est attribué à Désangives et à Jean de Nogare.

La chaire à prêcher fut exécutée sur les dessins de Le Brun, et l'œuvre est due au talent de Cartaud.

En 1740, on voyait encore à Saint-Eustache une chapelle toute sculptée par Antoine de Hancy, le plus habile ouvrier de France pour les ouvrages en bois; mais un accident qui y arriva la fit enlever; comme on ne la remplaça point, on n'a jamais su où elle était passée.

C'est surtout le soir, à la nuit tombante, que Saint-Eustache est remarquable par son appareil religieux. Là, ce sont des fidèles qui viennent réclamer la goutte d'eau bénite, et qui vont lentement murmurer des prières en latin qu'ils ne comprennent pas; plus loin, quelques curieux qui font retentir bruyamment les échos de la

voûte, qui blâment, ou qui donnent de risibles éloges pour attester de leur présence; et parfois un poète entraîné vers de célestes régions par cet effrayant silence, et qui vient demander à Dieu de nouvelles inspirations!

Jusqu'à la révolution de juillet, Saint-Eustache n'eut point d'église rivale pour les cérémonies religieuses, pour la musique sacrée. Chaque année, le jour de Sainte-Cécile, on y célébrait une messe admirable, chantée par les premiers artistes de l'Opéra; toute la jeunesse instruite s'y trouvait; la haute aristocratie, les femmes de luxe, les élégants, tout était là; et l'abbé Le Bossu riait dans sa soutane de voir la rage impuissante de l'archevêque de Paris. Eh bien, cette messe vient d'être annulée; il n'y a plus rien que l'édifice. Artistes, écrivains, poètes, faites donc des révolutions. Les conséquences de celle de juillet ont tué l'art!

Sous Louis XIII, et au commencement du règne de Louis XIV, c'était un grand honneur d'être enterré dans les églises; Saint-Eustache paraît avoir eu la vogue, car, avant la révolution, on y comptait près de cent pierres tumulaires, dont nous décrirons les plus notables:

Vincent Voiture, poète, mort en 1647 ou 1648.

Isaac de Benserade, poète.



Le grand Colbert, dont le monument y a été remplacé depuis la restauration. Il est représenté à genoux sur un sarcophage de marbre noir; devant lui, un génie supporte un livre ouvert. Aux extrémités, on remarque deux autres statues, la Religion et l'Abondance. Cette dernière et Colbert sont dus au ciseau de Coizevox; les deux autres sont de Tuby.

Vaugelas, le grammairien, mort en 1650.

Bernard de Girard, historiographe de France.

François d'Aubusson de la Feuillade, maréchal de France.

Le célèbre comte de Tourville.

La Motte le Vayer, de l'académie française.

Plusieurs femmes de grands seigneurs.

De tous ces tombeaux, la révolution n'en respecta qu'un seul: je l'ai vu, il y a quelques jours, en visitant l'église.

Voici l'inscription qu'on lit sur le marbre, et qui explique *la clémence* de nos iconoclastes révolutionnaires.

« Ci gît François Chevert, commandeur,  
« grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, che-  
« valier de l'aigle blanc de Pologne, gouverneur  
« de Givet et Charlemont, lieutenant-général des  
« armées. . . du roi. »

Ces deux derniers mots ont été mutilés.

« Sans aïeux, sans fortune, sans appui, or-

« phelin dès l'enfance, il entra au service à l'âge  
« de onze ans; il s'éleva, malgré l'envie, à force  
« de mérite, et chaque grade fut le prix d'une  
« action d'éclat. Le seul titre de maréchal de  
« France a manqué, non pas à sa gloire, mais à  
« l'exemple de ceux qui le prendront pour mo-  
« déle.

« Il était né à Verdun sur Meuse, le 2 février  
« 1699; il mourut à Paris, le 24 janvier 1769. »

Cette épitaphe est attribuée à Dalember.

Il y avait un dernier tombeau dont je dois parler, parce qu'il sert de base à l'histoire scandaleuse que j'ai à vous raconter. C'était, dit Sauval, celui de *dame Marie de Jars* (mademoiselle de Gournay, fille adoptive de MICHEL DE MONTAIGNE, à qui nous devons la publication des fameux ESSAIS). *Elle mourut en 1645, âgée de soixante-dix-neuf ans, neuf mois, et sept jours. Elle y est enterrée :*

Cy gist Alain de la rue de Grenelle  
A quy Dieu doint vie sempiternelle  
En paradis, où sont harpes et luts,  
Non en enfer où damnez sont bouluts.  
Que dirons-nous de ce grand purgatoire?  
Il en est un, ouy dà, trédame voire.



## II.

## LES SACRILÈGES.

....Quid faciant, agitentque die. Si nocte maritus  
Aversus jacuit....

JUVÉNAL, sat. VI.

La noblesse devenait de plus en plus dévote et dissolue; les guerres continuelles que la France avait à soutenir contre l'Allemagne, l'Espagne et la Flandre, loin de restreindre les aventures scandaleuses des grandes dames d'alors, semblaient leur donner une nouvelle extension. Les jeunes seigneurs, lorsqu'ils avaient guerroyé quelques mois, revenaient à la cour, et tout fiers d'un courage de parade qu'ils étalaient aux yeux des femmes avec fatuité, ils couraient de conquête en conquête, affichant la marquise qu'ils avaient connue hier, et dés-

honorant à l'avance la comtesse qui leur accorderait tout le lendemain.

Les femmes savaient cela; mais la corruption n'y regarde pas de si près. La honte et l'infamie mesurent leurs pas sur ceux du plaisir; et, comme à cette époque on entendait par plaisir le plus grand nombre de scandales incestueux ou adultères, il n'y aurait point eu de volupté si tout Paris n'en eût pas été instruit.

La régente gouvernait avec Mazarin. Louis XIV avait sept ans; la vieille foi disparaissait entièrement de tous les cœurs. Cela présageait les débauches du grand règne, et les orgies, et les prostitutions du Parc-aux-Cerfs.

Parmi les dames qu'on citait encore tout bas, était la marquise de Marny, la plus superstitieuse et la plus dévote de la cour de Louis XIII. Aucune femme ne pouvait lui être comparée pour la beauté; Marie de Rohan elle-même, la belle duchesse de Chevreuse, son amie, ne voulait pas sortir avec Régine, tant elle craignait qu'on ne remarquât la différence qui existait entre elles.

Cette jeune femme était en effet bien belle: de longs cheveux d'un châtain clair tombaient en désordre sur son cou et sur ses épaules, qu'une ample robe de velours noir rendait encore plus éclatants de blancheur. Elle avait le front élevé, marque d'un esprit supérieur. Ses yeux bruns,



très beaux, paraissaient cependant avoir été plus brillants; le reste de sa figure était parfait; seulement, on remarquait au-dessous des yeux un demi-cercle noir posé légèrement sur cette tête si blanche. On eût dit un de ces caprices du pinceau qu'on admire dans les dessins des grands maîtres.

Et pourtant, c'étaient des signes de mort que ces jolies veines! Les passions avaient parlé trop fort à l'âme de la jeune femme; un mal qui ne s'éteint que dans la tombe commençait à lui dévorer le cœur! et sa souffrance allait devenir plus poignante; car, depuis deux jours, elle avait surpris son malheur dans les yeux du médecin qu'elle avait consulté.

Comme M. de Marny avait plus de soixante mille livres de rente, sa femme l'obligeait à recevoir beaucoup de monde. On remarquait à ses bals Charles de l'Aubespine, garde des sceaux, le brillant marquis de Lontjeac, Jean-Paul de Gondy, neveu de François de Gondy, archevêque de Paris; le beau chevalier du Mesnil-Guillaume, le baron d'Orgeval, et le comte d'Harcourt.

De Gondy avait adoré la marquise. Pour elle rien ne lui coûtait; plaisirs, peines, attentes, voyages, présents, il avait mis tout en œuvre, et la marquise semblait l'oublier. Et l'on eût dit qu'elle méprisait toutes ses douleurs et tout so

amour!—Il ne lui manquait, après tant d'assiduités et de déceptions amères, qu'un affront; elle le lui fit.—Gondy reçut l'ordre de ne plus se présenter à son hôtel.

Le marquis de Marny, colonel d'un régiment, était un homme d'environ quarante ans, fort bien de sa personne, mais d'un caractère froid, flegmatique; un de ces caractères hermaphrodites, qui tiennent de tout, et qui ne sont rien; que les femmes détestent, parce que leur nature voulant parfois la domination, et parfois les forçant à une douce obéissance, avec ces hommes elles ne trouvent que l'uniformité maritale, qui est la seule chose qu'une femme ne puisse supporter.

M. de Marny était profondément méprisé par sa femme; mais l'amour qu'il avait pour elle lui fermait les yeux; il l'aimait plus qu'un mari, autant qu'un amant.

Il avait pris pour de la calomnie les paroles vagues, parvenues jusqu'à lui, sur la conduite de la marquise.

—C'était de la médisance.

Une seule fois, il avait eu quelques soupçons sur Gondy. Les maris *trompés* ont le tact si délicat!

Un soir d'hiver, sombre, pluvieux, une chaise à porteurs s'arrêta devant Saint-Eustache: une



femme en sortit avec précipitation, et s'achemina dans la silencieuse nef. Arrivée derrière le chœur, elle se mit à genoux à l'angle d'un pilier, et pria. Cette femme, c'était la marquise de Marny; elle venait seule, parce que M. de Marny était protestant, et qu'il ne l'accompagnait jamais à l'église.

Rien n'est plus solennel que le recueillement de l'âme au milieu d'un édifice immense. L'obscurité des voûtes que percent, à de rares intervalles, les reflets de la lampe qui vacille, agitée par le vent, qui sans cesse menace de l'éteindre; ces bourdonnements lointains qui arrivent mourants, comme s'ils craignaient de vous arracher à vos méditations du ciel; tout cela imprime au cœur des sensations neuves, des révélations inconnues, et comme si Dieu voulait nous convaincre de notre petitesse, quand nous formons d'ambitieux projets, là, inquiets, tremblants, il semble que tous nos désirs s'évanouissent pour faire place à l'humilité et à l'épouvante!

Régine de Marny était près de la tombe de la fille de Montaigne, sa vieille amie; dans un moment elle crut entendre un frôlement d'étoffe près d'elle, une respiration étouffée, ou qu'on cherche à retenir. Elle fut effrayée; ses idées superstitieuses vinrent en foule l'assaillir, elle tourna la tête; mais n'ayant rien aperçu, son

imagination lui montrait déjà quelque spectre menaçant qui venait lui reprocher ses amours adultères.

Avant qu'elle eût songé à se retirer, une voix grave et forte fit lentement retentir les voûtes de ces étranges paroles :

« C'est ici que le fidèle dort! Après le crime et le désordre, vient l'expiation.

« C'est ici que la prière continuelle rachète les fautes. »

Puis, quelque chose de sombre se perdit du côté de la nef; et la marquise, qui avait trouvé une grande analogie entre ces mots et elle, ne voulant pas rester plus long-temps seule dans l'église, se traîna avec peine jusqu'au portail, où l'attendaient ses valets.

La chaise se dirigea par une rue tout étroite, qui longeait le mur oriental de l'hôtel de Soissons, démoli depuis pour construire la halle au blé; elle s'arrêta devant une haute muraille, la marquise descendit, ouvrit une petite porte, et renvoya les deux hommes.

Là était le jardin de son hôtel; elle voulait respirer un peu d'air avant de rentrer; son cœur battait avec violence, elle semblait livrée à une agitation étrange, à un combat intérieur de l'âme avec le corps. Puis, après avoir marché rapidement pendant une demi-heure, elle s'arrêta :



— Tout finit aujourd'hui !

Et elle monta les degrés qui conduisaient à son appartement.

C'était une large pièce somptueusement ornée; Prascin, élève de Jean Goujon, avait sculpté toute la paroi occidentale de la muraille; au-dessous des quatre volutes qui soutenaient les sommiers, appuyés de l'étage supérieur, on remarquait les armoiries de la famille artistement travaillées; aux autres parois, principalement à celle qui faisait face au jardin, étaient suspendus quelques tableaux précieux des maîtres d'Italie. Les meubles utiles répondaient à ce luxe. C'étaient des fauteuils dorés, recouverts en tapisseries à l'aiguille, des tables sur lesquelles se drapaient de riches étoffes, des toiles d'argent, et au fond, dans une large alcove, des tentures de soie se déroulaient sur un lit magnifique.

Des candélabres en vermeil surchargés de bougies éclairaient cette pièce. Le marquis en pourpoint noir à crevés blancs, le cou entouré d'une fraise à trois rangs de dentelles, les jambes emprisonnées dans des bottines de couleur fauve, attendait sa femme; il ajustait le ceinturon de son épée quand elle entra :

« Enfin, vous voici ! s'écria le marquis; nous sommes en retard, ma chère amie; sonnez vos femmes pour vous habiller vite, car je suis per-

suadé que si vous ne vous hâtez, on commencera la comédie sans nous, et il serait fort désagréable qu'on jouât le premier acte, dans lequel vous devez remplir le rôle de la Madeleine. »

La marquise ne répondit pas; elle détacha le voile noir qui lui couvrait la tête et les épaules.

« Que vous êtes pâle, madame, mais que vous êtes belle ! »

La marquise se jeta sur une chaise longue sans répondre.

« Eh bien ! dit le marquis, voyant sa femme silencieuse, faut-il sonner vos femmes ? »

Et comme il allongeait le bras pour saisir le ruban, elle l'arrêta :

— Non, monsieur, asseyez-vous !

— Mais la duchesse de Montbazon nous attendra.

— Nous n'irons pas !

La voix de cette femme était si étrange, que le marquis la regarda d'un air stupide, ne sachant ce que cela signifiait; puis il s'assit.

Alors la marquise se frappa le front avec ses mains, elle se leva, fit entendre quelques paroles dites avec amertume; de ces paroles sans suite qui font tant de mal ! et marchant à grands pas dans l'appartement, elle se mit à pleurer :

— Suis-je malheureuse, ô mon Dieu ! toujours